

—“ Je sers Jésus, à qui flots et vents obéissent.”  
 —Vierge, où vas-tu ? —“ Je vais où Dieu dit : “ Sui-  
 [vez-moi !”  
 “ Je vais semer l'amour où l'on sème la foi !”

Oui, va prêcher, ô noble femme !  
 Non pas des lèvres, mais de l'âme,  
 Partout souffrir l'humanité.  
 Quand la croix marche la première  
 Tu ne peux rester en arrière,  
 Car la croix c'est la charité !  
 Va montrer partout l'espérance,  
 Va guérir partout la souffrance,  
 Ne redoutant ni fer ni feu :  
 Car ton cœur, qu'il plaigne ou soulage,  
 Dans tout malheureux voit l'image,  
 L'image même de son Dieu !

Monsieur F. X. Garneau vient de publier la troisième édition de son HISTOIRE DU CANADA, en 3 volumes. Nous le remercions bien de l'offre que'il vient de faire de son ouvrage au Cabinet de Lecture Paroissial.

## DAVID TENIERS.

### I

Vers 1625, à l'époque où l'art flamand se trouve à son apogée, c'est-à-dire à l'époque glorieuse où florissaient les Rubens, les Corneille Shut, les Van Balen et tant d'autres dont les noms sont restés dans toutes les mémoires, comme les œuvres dans toutes les galeries, on voyait souvent sur la route d'Anvers, aux villages voisins, un homme à l'extérieur grave, et même un peu triste, au costume très simple, cheminer en compagnie de son fils et d'un baudet. C'était en quelque sorte la réalisation de l'admirable fable de La Fontaine, *Le Meunier, son Fils et l'Âne*. Mais nous n'avons pas appris que nos trois Flamands, bête et gens, aient jamais été l'objet d'aucune apostrophe. Ils allaient très paisiblement leur train. Sur son dos, dans un large coffre, l'âne portait des toiles peintes, offrant pour la plupart des sujets familiers, scènes de cabaret, de soldats, kermesses, paysages et figures.

Lorsqu'on arrivait à un village, on s'arrêtait devant chaque maison un peu notable. Là, le vieillard exhibait sa marchandise artistique.

—Voyez, disait-il, ces tableaux; ils sont de moi, de moi David Teniers, qui ai reçu jadis des conseils du grand Rubens. Je les livre à bon compte. Ornez votre chambre; vous n'aurez que la peine de fixer un clou à la muraille.

Mais la plupart du temps les acheteurs étaient rares; il suffisait d'ailleurs que les tableaux leur fussent offerts pour qu'ils en méconnaissent la valeur. On les marchandait, on s'avisait même de les critiquer, afin de les obtenir à meilleur marché. Les ménagères, toujours économes, trouvaient que des pots d'étain, des cruches de grès, des bahuts de chêne solide, ou de larges houppelandes de serge étaient plus utiles que des œuvres d'art. Les regards, l'admiration même, abondaient plus que les dollars. Souvent donc l'âne revenait au logis non moins chargé qu'il l'avait été au départ.

Il n'y a pas lieu de s'étonner, si le peintre éprouvait du découragement, de l'irritation. Mais il n'en

était pas de même de son fils David, jeune adolescent, dont le visage épanoui, la parole vive, le rire joyeux, témoignaient d'un humeur franchement gaie, d'une philosophie inaltérable, malgré les mauvais chances du commerce.

Un jour que la vente avait été plus infructueuse que jamais, le vieux Teniers, en sortant du village de Perck, se tourna avec indignation, et faisant un geste tragique, s'écria :

—Les barbares !... Quoi pas un de ces buveurs de bière n'a apprécié nos œuvres !... Ah ! David, le goût se déprave. C'est fini, il ne faudra plus retourner à Perck.

Le jeune homme hocha la tête et répondit avec sa vivacité habituelle :

—Il faudra y retourner, mon père, si vous m'en croyez, mais la tête haute et la bourse bien garnie, quand nous aurons fait fortune.

Le père ne put réprimer une exclamation de colère :

—Veux-tu, par hasard, me narguer avec tes plaisanteries ? Je ne suis pas en train de rire.

—Me préserve le ciel de vous fâcher, reprit le jeune homme. Si j'ai parlé de la sorte, c'est que j'aime à en croire mes pressentiments.

—Eh bien, que te disent-ils ?

—Des merveilles. Nos travaux seront couronnés de succès; notre public de paysans se transformera en un public de gentilshommes amis des arts, et, à la place de notre pauvre grison, nous aurons de vigoureux chevaux attelés à notre carrosse.

Devant cette large perspective ouverte à une imagination juvénile, le peintre ne répliqua rien. Ce qu'il savait du passé et du présent ne le disposait pas à si bien augurer de l'avenir; mais il respecta les rêves de son fils, et s'asseyant sur le bord d'un canal ombragé d'ormes, il laissa un libre cours à sa pensée. Pour lui, qui avait connu de la vie, surtout les luites et les amertumes, ce n'était pas sa propre destinée qui le préoccupait. Il devait accepter, il acceptait la médiocrité de sa fortune. Mais il s'effrayait en pensant que ce fils chéri avait voulu prendre aussi le pinceau, et il se demandait si David n'épronverait pas un bien rude choc à l'heure où il lui faudrait laisser ses illusions s'envoler.

Quant à David, sans plus se soucier du fâcheux résultat de la course du jour, il avait tiré de sa poche un petit album et s'était mis en devoir de dessiner. Au bout de quelques moments, un délicieux paysage était sorti de son crayon.

—Que fais-tu là ? dit le père, oubliant un peu l'enlui de sa mésaventure, pour sourire à une œuvre distinguée. Ce n'est vraiment pas mal.

—Ce que je fais ?... Tenez, regardez, je vous prie, là-bas, sur la hauteur, ce château magnifique élevant jusqu'aux nues ses trois tours séculaires... À ses pieds une immense touffe de verdure; derrière lui, un rideau de chênes... La belle propriété !... Par tous les saints je veux l'emporter sur mon album !

—Ah ! c'est plus facile que de la posséder.

—C'est déjà un commencement de possession. Et qui sait si un jour ce château ne nous appartiendra pas ?... Oh ! comme on y travaillerait à l'aise !...

A ce propos qui sentait presque l'extravagance, Teniers ne put réprimer un éclat de rire.

—Mon cher enfant, je crains fort que la propriété ne reste sur le papier.

—En tout cas, ce dessin et mes paroles auront été utiles, s'ils ont servi à guérir un peu votre chagrin.

Après cette pause, on se remit en route. Le jeune